

STUDI FRANCESI

RIVISTA QUADRIMESTRALE
FONDATA DA FRANCO SIMONE

193

ANNO LXV - FASCICOLO I - GENNAIO-APRILE 2021

ROSENBERG & SELLIER EDITORI IN TORINO

STUDI FRANCESI

RIVISTA FONDATA DA FRANCO SIMONE

Direttori

GABRIELLA BOSCO (Università degli Studi di Torino), PAOLA CIFARELLI (Università degli Studi di Torino), MICHELE MASTROIANNI (Università degli Studi del Piemonte Orientale)

Direttori onorari

DANIELA DALLA VALLE (Università degli Studi di Torino), FRANCO PIVA (Università degli Studi di Verona), MARIO RICHTER (Università degli Studi di Padova), CECILIA RIZZA (Università di Genova)

Comitato scientifico

JEAN BALSAMO (Professeur des universités honoraire, Paris), CARMINELLA BIONDI (Alma Mater Studiorum - Università di Bologna), JEAN-DANIEL CANDAU (Bibliothèque de Genève), JEAN CÉARD (Université Paris Nanterre), MARIA COLOMBO TIMELLI (Università degli Studi di Milano), MICHEL DELON (Sorbonne Université), PHILIPPE FOREST (Université de Nantes), VITTORIO FORTUNATI (Università degli Studi di Pavia), ALAIN GÉNÉTIOT (Université de Lorraine), STEFANO GENETTI (Università degli Studi di Verona), SABINE LARDON (Université Jean Moulin - Lyon 3), FRANK LESTRINGANT (Sorbonne Université), CHRISTOPHE MARTIN (Sorbonne Université), CATHERINE MAYAUX (Université de Cergy-Pontoise), IDA MERELLO (Università degli Studi di Genova), GIOVANNI PALUMBO (Université de Namur), BENEDETTA PAPASOGLI (Università LUMSA Roma), MONICA PAVESIO (Università degli Studi di Torino), ELENA PESSINI (Università degli Studi di Parma), VALENTINA PONZETTO (Université de Lausanne), MARIA EMANUELA RAFFI (Università degli Studi di Padova), LAURA RESCIA (Università degli Studi di Torino), JOSIANE RIEU (Université Côte d'Azur), LISE SABOURIN (Professeur émérite des universités), FABIO SCOTTO (Università degli Studi di Bergamo), MARC VUILLERMOZ (Université Savoie Mont Blanc)

Segreteria di redazione

FEDERICA SIMONE, FRANCESCA FORCOLIN, MAURIZIO BUSCA

Corrispondenti

BELGIO - Pierre Jodogne (Université de Liège); Marc Quaghebeur (Directeur honoraire des Archives et Musée de la Littérature)

CANADA - Marie-Christine Pioffet (York University)

FRANCIA - Jean Céard (Université Paris - Nanterre)

GERMANIA - Rainer Zaiser (Universität Kiel)

GIAPPONE - Shigemi Sasaki (Université de Yokohama)

ISRAELE - Michèle Bokobza Kahan (Université de Tel Aviv)

POLONIA - Regina Bochenek-Franczakowa (Uniwersytet Jagiello ski Cracovie)

REGNO UNITO - Richard Cooper (University of Oxford); Katherine Astbury (University of Warwick)

SPAGNA - Carmen Camero (Universidad de Sevilla)

STATI UNITI - Scott Shinabargar (Winthrop University, Rock Hill, SC)

SVIZZERA - Daniel Maggetti (Université de Lausanne)

SOMMARIO

Anno LXV – fasc. I – gennaio-aprile 2021

ARTICOLI

- CLAUDIO LAGOMARSINI, *Un ciclo arturiano con interpolazioni bibliche: il ms. Bodmer 147 e le sue fonti*, p. 3.
- ANTOINE BRIX - ANH THY NGUYEN, *L'histoire des rois de France dans la "Fleur des histoires" de Jean Mansel. Archéologie d'une compilation bourguignonne du xv^e siècle*, p. 17.
- AGNESE SILVESTRI, *Trois «lieux» initiatiques de l'utopie dans les romans de George Sand*, p. 34.
- FRANCESCA CUPELLONI, *Leopardi, Mme de Staël, Chateaubriand: studio lessicale sul termine "silenzio"*, p. 45.
- SCOTT LEE, *Obsession et rachat: "Enlèvement avec rançon" d'Yves Ravey*, p. 58.
- IGNACIO IÑARREA LAS HERAS, *Sur les traces espagnoles du culte jacquaire dans "Espagne" (1927) de Marcel Monmarché et "Le Chemin de Saint-Jacques" (1930) d'André Mabilille de Poncheville*, p. 75.

TESTI INEDITI E DOCUMENTI RARI

- MARCO MAULU, *Le rapport texte-image entre la «Mer des histoires» et sa source médiolatine*, p. 90.
- ALESSANDRA MARANGONI, *Onze poèmes de Marinetti dans "Anthologie-Revue" (1898-1900). Édition et commentaire*, p. 101.

DISCUSSIONI E COMUNICAZIONI

- ELENA PODETTI, *La "Chanson d'Yde et Olive" au carrefour des genres et des frontières: entre épopée, théâtre et "cantari" italiens*, p. 122.
- ALESSANDRA PREDI, *La lirica lionese in versi italiani: il sonetto di Louise Labé e le ottave di Pernelle Du Guillet*, p. 136.
- FRANK LESTRINGANT, *Daniel Ménager ou la littérature au repos*, p. 151.
- VITTORIO FORTUNATI, *Conjectures sur l'incipit des "Lettres portugaises"*, p. 155.
- MARIO RICHTER, *Apollinaire et le «talisman | Mort et plus subtil que la vie» ("Les Collines")*, p. 161.
- GABRIELLA BOSCO, *"Les inséparables" di Simone de Beauvoir: un interessante errore di lettura*, p. 165.
- SARA BONANNI, *"L'Allegria" e l'haiku: due modelli letterari in "Airs" di Philippe Jaccottet*, p. 171.

RASSEGNA BIBLIOGRAFICA

Medioevo, a cura di M. Colombo Timelli, p. 185; *Quattrocento*, a cura di M. Colombo Timelli e P. Cifarelli, p. 194; *Cinquecento* a cura di S. Lardon e M. Mastroianni,

p. 201; *Seicento*, a cura di M. Pavesio e L. Rescia, p. 210; *Settecento*, a cura di F. Piva e V. Fortunati, p. 217; *Ottocento: a) dal 1800 al 1850*, a cura di L. Sabourin e V. Ponzetto, p. 223; *Ottocento: b) dal 1850 al 1900*, a cura di I. Merello e M.E. Raffi, p. 231; *Novecento e xxi secolo*, a cura di S. Genetti e F. Scotto, p. 238; *Letterature francofone extraeuropee*, a cura di E. Pessini, p. 249; *Opere generali e comparatistica*, a cura di G. Bosco, p. 261.

Conjectures sur l'incipit des "Lettres portugaises"

Abstract

The *Lettres Portugaises* (1669) have always been at the heart of many debates, especially concerning the first line of the text: "Considère, mon amour". Many critics state that the vocative "mon amour" refers to the male receiver of the letters, whereas others believe that the female writer is addressing her personified feeling. Currently, the problem remains unsolved, because there are valid arguments in support of both positions, even if none of them is entirely convincing. The article claims that the text could actually be incorrect and that the term "mon amour" could be replaced by "mon cœur". If we make this replacement, all the contradictions that characterize the other interpretations seem resolved. Moreover, the presence of "cœur" in the first line would be more coherent with how the word is used in the rest of the text. The article seeks therefore to explain how the current version of the first line has come about: probably an error occurred, due to a printer's distraction or it could be the free translation of a Portuguese text beginning with "Meu coração". As a matter of fact, the *Lettres Portugaises* were published as if they had been translated from authentic correspondence, even if their origin was quickly called into question: the debate over the first line is therefore linked to the intricate discussion about the genesis of the text and the article suggests a possible solution.

Les *Lettres portugaises traduites en français* (1669) peuvent être considérées comme l'une des œuvres les plus controversées de la littérature du Grand Siècle, surtout si l'on tient compte de leur longueur, décidément modeste. Ces cinq missives, dans lesquelles une religieuse nommée Mariane s'adresse à un homme qui l'a abandonnée après une liaison amoureuse, ont été en effet au centre de trois débats¹, l'un desquels fera l'objet de notre dissertation.

La controverse la plus longue et la plus complexe a été celle qui concernait la paternité de l'ouvrage et qui partageait les lecteurs et les interprètes en deux camps opposés: d'un côté ceux qui, ajoutant foi à l'avis de l'éditeur², croyaient que les *Lettres portugaises* étaient la traduction d'une correspondance réelle; de l'autre ceux pour lesquels la religieuse n'était qu'un personnage de fiction et sa correspondance le produit de la plume d'un écrivain. La thèse de l'authenticité des lettres sembla être confirmée au XIX^e siècle, quand on découvrit qu'une certaine Maria Ana Alcoforado vécut réellement dans un couvent portugais à l'époque où est située l'histoire. En 1926, toutefois, l'anglais Frederic C. Green³ retrouva un privilège attribuant les *Lettres* au vicomte de Guilleragues: celui-ci, en effet, était déjà cité depuis très long-

(1) Sur les débats concernant les *Lettres portugaises* on peut consulter l'essai suivant: V. Fortunati, *Guilleragues autore epistolare. Le "Lettres portugaises" e la "Correspondance"*, Como, New Press, 1999, pp. 26-54.

(2) «J'ai trouvé les moyens, avec beaucoup de soin et de peine, de découvrir une copie correcte de la traduction de cinq Lettres portugaises qui ont été écrites à un gentilhomme de qualité qui servait au Portugal» (*Lettres portugaises traduites en français*, éd. E. Bury, Paris, Le Livre de Poche, 2003, p. 39).

(3) F.C. Green, *Who was the author of the "Lettres portugaises"?*, "Modern Language Review" XI, 1926, pp. 159-157.

156 Vittorio Portinari
temps aussi bien comme le traducteur que comme l'auteur de l'ouvrage⁴. Une série de preuves à l'appui de cette attribution furent ensuite ajoutées par Frédéric Deloffre et Jacques Rougeot dans leur édition des *Lettres portugaises* et d'autres ouvrages de Guilleragues⁵. L'affaire, pourtant, n'est pas encore définitivement classée: quelques critiques ont continué à soutenir l'authenticité des cinq lettres⁶, ou ont rejeté la thèse qui les fait considérer comme une œuvre de Guilleragues⁷; dans la récente édition publiée par Emmanuel Bury, le nom du vicomte n'apparaît pas sur la couverture, bien que son statut d'auteur soit défini probable⁸; dans la *Bibliographie der französischen Literaturwissenschaft* d'Otto Klapp les travaux consacrés à l'ouvrage en question sont cités tantôt à l'article «Guilleragues», tantôt à l'article *Lettres portugaises*.

L'ordre des cinq lettres est au centre d'une autre discussion: à cause de quelques incohérences affectant le contenu⁹, on a mis en doute la position de la quatrième lettre, soutenant même qu'elle devrait se trouver à la place de la deuxième. En réalité, comme l'ont mis en lumière Susan Lee Carrel¹⁰ et Giovanna Malquori Fondi¹¹, la quatrième lettre représente une étape cruciale de l'évolution psychologique de Mariane, de sa prise de conscience de la nature de ses sentiments: une éventuelle modification de l'ordre des missives produirait des contradictions encore plus graves que celles qui demeureraient en gardant l'ordre actuel.

Finalement, le débat qui n'a pas encore trouvé une solution acceptée par la majorité des spécialistes concerne la façon dont il faut interpréter l'*incipit* des *Lettres portugaises*:

Considère, mon amour, jusqu'à quel excès tu as manqué de prévoyance. Ah! malheureux! tu as été trahi, et tu m'as trahie par des espérances trompeuses. Une passion sur laquelle tu avais fait tant de projets de plaisirs, ne te cause présentement qu'un mortel désespoir, qui ne peut être comparé qu'à la cruauté de l'absence qui le cause¹².

À qui s'adresse la religieuse, quand elle écrit «Considère, mon amour ...»? Si c'est à son destinataire, et que «mon amour» est un synonyme de «mon aimé», on a quelque difficulté à comprendre pourquoi elle dit qu'il a été trahi et qu'il souffre à cause de ses espérances déçues. La suite de l'ouvrage démontre suffisamment que

(4) Dans l'avis d'une édition parue à Cologne (ou à Bruxelles) en 1669 on lit: «le nom de celui qui en a fait la traduction est Cuilleraque» (*Lettres portugaises. Chansons et bons mots. Valentins*, éd. F. Deloffre et J. Rougeot, Paris-Genève, Droz-Minard, 1972, p. 64). En 1721 fut publiée la cinquième édition d'un recueil de Pierre Richelet ayant pour titre *Les plus belles lettres des meilleurs auteurs français, avec notes*, qui comprenait les *Lettres portugaises*; l'éditeur Bruzen de la Martinière écrit: «On les attribue à M. de Guilleragues, secrétaire du Cabinet du Roi» (J. Chupeau, *À propos de quelques éditions oubliées des "Lettres portugaises"*, "Revue d'Histoire Littéraire de la France", Janvier-Février 1972, pp. 119-126).

(5) *Lettres portugaises. Chansons et bons mots. Valentins* cit.

(6) Voir par exemple C. Aveline, ... *et tout le reste n'est rien. La religieuse portugaise avec le texte de ses lettres*, Paris, Mercure de France, 1986 (1^{re} éd. 1951); A.M. Clin-Lalande, *Introduction à Lettres de la religieuse portugaise*, Paris, Le Livre de Poche, 1993, pp. 7-59.

(7) A. Lebois, *Je ne crois pas à Guilleragues*, in *XVII^e Siècle*, Paris, Denoël, 1966; G. Macchia, *Un Personaggio senza autore*, in *Il Mito di Parigi*, Torino, Einaudi, 1965, pp. 120-124.

(8) Voir la *Préface* de *Lettres portugaises traduites en français* cit., pp. 7-35.

(9) Au début de la quatrième lettre, Mariane dit avoir appris que son amant a failli faire naufrage après son départ du Portugal. Puisque le destinataire a quitté le pays depuis longtemps, on s'est demandé pourquoi la religieuse ne fait référence à cet événement que dans l'avant-dernière missive, c'est-à-dire vers la fin de son échange épistolaire.

(10) S.L. Carrel, *From Dialogue to Monologue: Mariane's Fourth Letter*, in *Actes de New Orleans*, «Biblio 17», 1982, pp. 43-53.

(11) G. Malquori Fondi, *Le Passé élément thématique et narratif dans la quatrième "Lettre portugaise"*, in *Actes de New Orleans* cit., pp. 55-72.

(12) *Lettres portugaises traduites en français* cit., p. 41.

ce personnage a eu dès le début le dessein de tromper Mariane et qu'il est bien loin d'éprouver «un mortel désespoir». Une solution pourrait venir d'une interprétation alternative, qui existe depuis longtemps et qui a été soutenue plus récemment surtout par Wolfgang Leiner¹³, Jean-Michel Pelous¹⁴ et Susan Lee Carrel¹⁵. Selon ces critiques (et d'autres) l'«amour» auquel la religieuse s'adresse n'est pas son amant, mais son sentiment: c'est lui qui a été trompé et l'a trompée; c'est lui qui, par conséquent, souffre et la fait souffrir. La défense de la première interprétation (selon laquelle «amour» signifie «personne aimée») a été prise en charge par F. Deloffre et J. Rougeot dans une série d'interventions, dont les arguments ont été repris et développés dans un long article¹⁶. Les deux spécialistes ont observé que la religieuse parle des «projets de plaisirs» faits par son «amour» sur une «passion», qui lui cause un «mortel désespoir»: est-il vraisemblable qu'un *sentiment* (en ce cas l'amour) éprouve des désirs, des espérances, des déceptions, autrement dit d'autres *sentiments*? Il s'agirait, pour ainsi dire, d'une sorte de court-circuit logique. Deloffre et Rougeot répondent aussi à l'objection principale qu'on a soulevée à propos de l'identification de «mon amour» avec l'amant: quand Mariane écrit la première lettre, elle croit encore que son destinataire l'aime et qu'il partage son chagrin pour leur séparation; ce ne sera que plus tard qu'elle prendra conscience de sa déloyauté. Ces arguments nous semblent persuasifs. Il reste pourtant une autre question qui est étroitement liée à l'objet de ce débat: la religieuse, au début de la lettre, tutoie son «amour», mais elle passe bientôt au pronom «vous», qu'elle garde jusqu'à la fin de sa courte correspondance. Ce passage du «tu» au «vous» a été considérée comme la preuve d'un changement de destinataire: au début l'amour, la passion personnifiée, ensuite l'homme aimé. Selon Deloffre et Rougeot, au contraire, le tutoiement initial doit être vu comme un instant d'abandon à la tendresse de la part de Mariane qui, tout de suite après, retourne aux bienséances de la communication épistolaire. Il y a, comme on l'a vu, de bonnes raisons pour soutenir soit l'une, soit l'autre interprétation de l'incipit de la première lettre de Mariane: s'agit-il donc d'une question destinée à rester sans réponse?

Comme le sait quiconque a tant soit peu d'expérience d'établissement du texte, les passages qu'on a de la peine à interpréter d'une manière satisfaisante sont, souvent, des passages fautifs. À l'origine de plusieurs problèmes apparemment insolubles il y a, en réalité, des coquilles concernant soit la graphie d'un mot, soit la ponctuation de la phrase. Pour découvrir ces fautes et les éliminer, en l'absence d'une version correcte du texte (un manuscrit, des épreuves corrigées, une autre édition...), il n'y a que la voie de la conjecture, qui allie la logique, l'intuition et l'imagination pour suggérer la solution la plus vraisemblable. En appliquant cette méthode au passage dont il est question, on pourrait supposer que les doutes dont nous avons rendu compte dérivent d'une faute présente dans le texte et que l'expression «mon amour» doit être corrigée. Plus précisément, le substantif «amour» devrait être remplacé par un autre appartenant, dans une certaine mesure, au même domaine lexical et pouvant s'insérer

(13) W. Leiner, *Vers une nouvelle interprétation des "Lettres portugaises"*, "Romanische Forschungen" 77, 1965, pp. 64-74; Id., *De nouvelles considérations sur l'apostrophe initiale des "Lettres portugaises"*, "Romanische Forschungen" 78, 1966, pp. 548-566; Id., *L'Amour de Mariane, Du Plaisir et la rhétorique du sentiment*, «Œuvres et critiques», I, 1976, pp. 125-145.

(14) J.-M. Pelous, *À propos des "Lettres portugaises": comment interpréter l'apostrophe initiale «Considère, mon amour...»*, "Revue d'Histoire Littéraire de la France", 1972, pp. 202-208.

(15) S.L. Carrel, *Le soliloque de la passion féminine ou le dialogue illusoire. Étude d'une formule monophonique de la littérature épistolaire*, Tübingen-Paris, Narr-Place, 1982.

(16) F. Deloffre - J. Rougeot, *Les "Lettres portugaises", exercice de rhétorique ou dialogue avec une ombre?*, in éd. P. Carile et al., *Parcours et rencontres. Mélanges de langue, d'histoire et de littérature françaises offerts à Enea Balmas*, Paris, Klincksieck, 1993, t. I, pp. 835-861.

dans le passage sans produire des contre-sens. Imaginons de mettre «mon cœur» à la place de «mon amour» et lisons l'*incipit* des *Lettres portugaises* de la façon suivante:

Considère, mon cœur, jusqu'à quel excès tu as manqué de prévoyance. Ah! malheureux! tu as été trahi, et tu m'as trahie par des espérances trompeuses. Une passion sur laquelle tu avais fait tant de projets de plaisirs, ne te cause présentement qu'un mortel désespoir, qui ne peut être comparé qu'à la cruauté de l'absence qui le cause.

Grâce à cette substitution, tous les doutes soulevés par les différentes interprétations de «mon amour» pourraient trouver leur solution. La religieuse s'adresse à son propre cœur et l'accuse d'avoir «manqué de prévoyance», puisqu'il a aimé un homme qui ne le méritait pas, qui n'avait aucune intention d'être fidèle. Mariane a été trahie, c'est vrai, par son amant, mais aussi son cœur peut être accusé de trahison, dans la mesure où il lui a fait concevoir «des espérances trompeuses» et former des «projets de plaisirs», en l'exposant de cette façon à une cruelle déception. L'exclamation «Ah! malheureux!» peut exprimer aussi bien la commisération que la colère: si d'un côté le cœur fait pitié parce qu'il éprouve «un mortel désespoir», de l'autre il est le responsable (ou le co-responsable) des souffrances de Mariane. Pour la question du pronom personnel, il est vraisemblable que la jeune femme tutoie son cœur et qu'elle passe au «vous» quand elle s'adresse à son amant. En outre, quelques-uns de ceux qui ont lu dans l'*incipit* des *Lettres portugaises* une apostrophe de la religieuse à son sentiment n'ont pu éviter d'y voir une espèce de baroque. On peut citer à ce propos le jugement de Du Plaisir: «Je veux bien croire qu'en Portugal on puisse parler à son amour [...]. Je ne veux même pas désavouer que ces sortes de discours n'aient en soi de grandes beautés; mais je crains qu'ils n'en eussent pas autant en France où l'esprit est plus naturel, et plus rapide»¹⁷. En écrivant «Je veux bien croire...», le célèbre théoricien de la nouvelle classique semble vouloir faire entendre qu'il n'a jamais rencontré cette expression avec une signification semblable¹⁸. Il n'est pas rare, au contraire, que l'on parle à son cœur, notamment dans un contexte sentimental ou lyrique. En définitive, si on acceptait la modification que nous proposons, elle permettrait d'éliminer les incohérences et les contradictions produites par les deux interprétations qui se sont opposées jusqu'à présent.

Il existe aussi d'autres indices pouvant renforcer notre hypothèse, qui résultent de l'analyse de l'ensemble des *Lettres portugaises*, notamment de l'étude des occurrences du mot *amour* et de celles du mot *cœur*. Au point de vue quantitatif, on remarque que les premières sont dix-sept et les autres treize, mais le rapport s'inverse quand les deux substantifs sont précédés du possessif: huit fois «mon cœur», sept fois «mon amour». Dans quelques-unes de ces occurrences, la religieuse portugaise parle de son «cœur» comme de la victime de la souffrance et de la déception, et utilise des images et des expressions qui rappellent l'*incipit*, où ces sentiments sont attribués à son «amour» (que ce soit son amant, ou sa passion personnifiée). Reprenons quelques lignes de l'*incipit*: «Une passion sur laquelle tu avais fait tant de projets de plaisirs, ne te cause présentement qu'un mortel désespoir, qui ne peut être comparé qu'à la cruauté de l'absence qui le cause»¹⁹. Dans un passage situé vers la moitié de la même

(17) Du Plaisir, *Sentiment sur les lettres et sur l'histoire avec des scrupules sur le style*, in éd. C. Esmein, *Poétiques du roman. Scudéry, Huet, Du Plaisir et autres textes théoriques et critiques du XVII^e siècle sur le genre romanesque*, Paris, Champion, 2004, p. 736.

(18) En fait, dans la tradition lyrique les apostrophes à l'amour sont fréquentes, mais d'habitude il s'agit moins du sentiment du poète que de l'amour personnifié ou divinisé, du dieu Amour.

(19) *Lettres portugaises traduites en français* cit., p. 41.

lettre, c'est le cœur qui souffre à cause de ce qui autrefois le rendait heureux: «Comment se peut-il faire que les souvenirs des moments si agréables soient devenus si cruels? Et faut-il que contre leur nature, ils ne servent qu'à tyranniser *mon cœur*?»²⁰ Le chagrin provoqué par l'absence est repris un peu plus loin, là où Mariane rend compte d'un moment de défaillance et avoue: «je me flattais de sentir que je mourais d'amour, et d'ailleurs j'étais bien aise de n'être plus exposée à voir *mon cœur* déchiré par la douleur de votre absence»²¹.

Un autre passage mérite que l'on s'y arrête: il se trouve dans la cinquième lettre, celle où Mariane, ayant compris le caractère illusoire de son amour, déclare qu'elle veut interrompre la correspondance et reproche ouvertement au destinataire sa déloyauté. Après avoir rejeté l'idée de se consoler avec un autre amant, la religieuse portugaise écrit:

N'éprouvé-je pas qu'un *cœur* attendri n'oublie jamais ce qui l'a fait apercevoir des transports qu'il ne connaissait pas, et dont il était capable? [...] Que toutes les *passions* qui s'offrent à son secours et qui font des efforts pour le remplir et pour le contenter lui promettent vainement une sensibilité qu'il ne retrouve plus? Que tous les *plaisirs* qu'il cherche sans aucune envie de les rencontrer, ne servent qu'à lui faire connaître que rien ne lui est si cher que le souvenir de ses douleurs?²²

En soulignant l'impossibilité, pour un cœur tel que le sien, d'aimer aussi intensément que la première fois, Mariane emploie deux termes, «passions» et «plaisirs», qui se trouvent aussi dans l'incipit de la première lettre («Une *passion* sur laquelle tu avais fait tant de projets de *plaisirs*»²³), où ils sont mis en relation, pour ainsi dire, avec le mot «amour». Si on lisait «mon cœur» dans l'incipit ainsi que dans la phrase que nous venons de citer, celle-ci pourrait être vue comme une sorte de renvoi au passage qui ouvre la première lettre du recueil. Ce serait, dans une certaine mesure, comme si Marianne repensait à son état d'âme au début de l'histoire, quand l'espérance, malgré le chagrin, était encore présente, et qu'elle le comparait, en employant en partie les mêmes mots, à son désabusement actuel. Pour ce qui concerne les occurrences d'*amour* (celle de l'incipit mise à part), il faut souligner que ce mot désigne dans la généralité des cas la passion qu'éprouve Mariane, rarement celle que manifestait (ou simulait) le destinataire des lettres²⁴; il n'y a surtout aucun passage qui puisse confirmer l'une ou l'autre des deux interprétations qui ont été données au vocatif de l'incipit. En somme, la présence de *cœur* (au lieu d'*amour*) au début de la première lettre nous semble être plus cohérente avec l'emploi des deux termes dans le reste de la correspondance.

Naturellement, le fait que «mon cœur» s'insère mieux que «mon amour» dans l'incipit des *Lettres portugaises* serait un argument très faible, si l'on ne pouvait suggérer des raisons pour lesquelles l'expression "originale" aurait été remplacée par celle que nous lisons actuellement. L'hypothèse d'une coquille présente quelque vraisemblance, dans la mesure où «cœur» et «amour» ont presque la même longueur et qu'ils se terminent tous les deux en -ur. Il se peut qu'une faute se soit produite lors de la

(20) *Ibidem*, p. 42 (c'est nous qui soulignons).

(21) *Ibidem*, p. 43 (c'est nous qui soulignons).

(22) *Ibidem*, p. 64 (c'est nous qui soulignons).

(23) C'est nous qui soulignons.

(24) «Quoi? cette absence [...] me privera donc pour toujours de regarder dans ces yeux dans lesquels je voyais tant d'amour» (*Lettres portugaises traduites en français* cit., p. 41); «[...] je refuse tous les témoignages de votre amour dont vous pourriez vous empêcher» (*ibidem*, p. 47).

composition ou, ce qui nous paraît plus probable, que l'imprimeur ait lu erronément le manuscrit. Dans les deux cas, il faudrait aussi supposer que l'auteur des *Lettres portugaises* n'ait pas corrigé les épreuves, sinon il aurait sans doute remarqué une coquille placée à la première ligne, tout de suite après le premier mot.

Une autre explication possible de cette substitution se fonde sur la thèse selon laquelle les *Portugaises* sont la traduction de lettres authentiques. Supposons que dans l'*incipit* de l'original se trouve une expression correspondant à «mon cœur» (en portugais ce serait «meu coração»): le traducteur pourrait l'avoir considérée non pas comme une apostrophe de l'auteure des lettres à son cœur, mais comme un terme d'affection adressé au destinataire, et il pourrait avoir préféré à la traduction littérale l'emploi d'une expression équivalente (et plus courante), telle que «mon amour». Considérer une hypothèse pareille comme vraisemblable n'aurait pas uniquement des conséquences sur le plan textuel, mais signifierait aussi remettre en question la paternité des *Lettres portugaises*, dans la mesure où l'on réduirait le rôle de Guilleragues à celui de traducteur: un rôle qui, comme on l'a vu²⁵, lui avait été attribué dès la publication de l'œuvre, quelques dizaines d'années avant que l'on parle de lui comme auteur. Il ne faut pas oublier que, dans la période où les *Lettres portugaises* virent le jour, étaient en vogue les *belles infidèles*, c'est-à-dire les traductions qui adaptaient l'original au goût des lecteurs. Il n'est pas impossible que des lettres d'amour écrites en portugais aient existé, que Guilleragues les ait connues et qu'il les ait traduites avec une grande liberté. Cela justifierait la transformation de «meu coração» en «mon amour» et expliquerait, en même temps, le grand nombre de réminiscences littéraires que l'on ne s'attendrait pas à trouver dans la correspondance d'une religieuse qui a été «enfermée dans [un] couvent depuis [son] enfance»²⁶: nous nous référons surtout aux liens intertextuels avec la littérature classique (notamment avec les *Héroïdes* d'Ovide) et avec les maximes de moralistes comme La Rochefoucauld et Madame de Sable²⁷.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir démontré que le texte des *Lettres portugaises* contient une faute (d'impression ou de traduction) et qu'il doit être modifié. Comme le dirait Boileau, le vraisemblable peut quelquefois (voire souvent) n'être pas vrai. Faute de preuves, nous nous contentons de fournir des indices, pour suggérer que l'on pourrait aborder le problème de l'*incipit* d'une autre façon ou, encore mieux, d'un autre point de vue, c'est-à-dire comme un problème textuel. Jusqu'à présent, le texte de la première édition n'a jamais été mis en discussion: toutefois, on ne peut pas exclure *a priori* que de nouvelles recherches dans ce domaine arrivent à quelque résultat inattendu. En outre, la question n'est pas oisive, car la solution que nous avons proposée pourrait rouvrir la discussion sur la genèse de l'œuvre: l'«infortunée»²⁸ Mariane nous semble être encore loin de retrouver son repos.

VITTORIO FORTUNATI
Università degli Studi di Pavia

(25) Voir la note n. 4.

(26) *Lettres portugaises traduites en français* cit., p. 68.

(27) *Lettres portugaises. Chansons et bons mots. Valentins* cit., pp. 101-123.

(28) *Lettres portugaises traduites en français* cit., p. 42.